


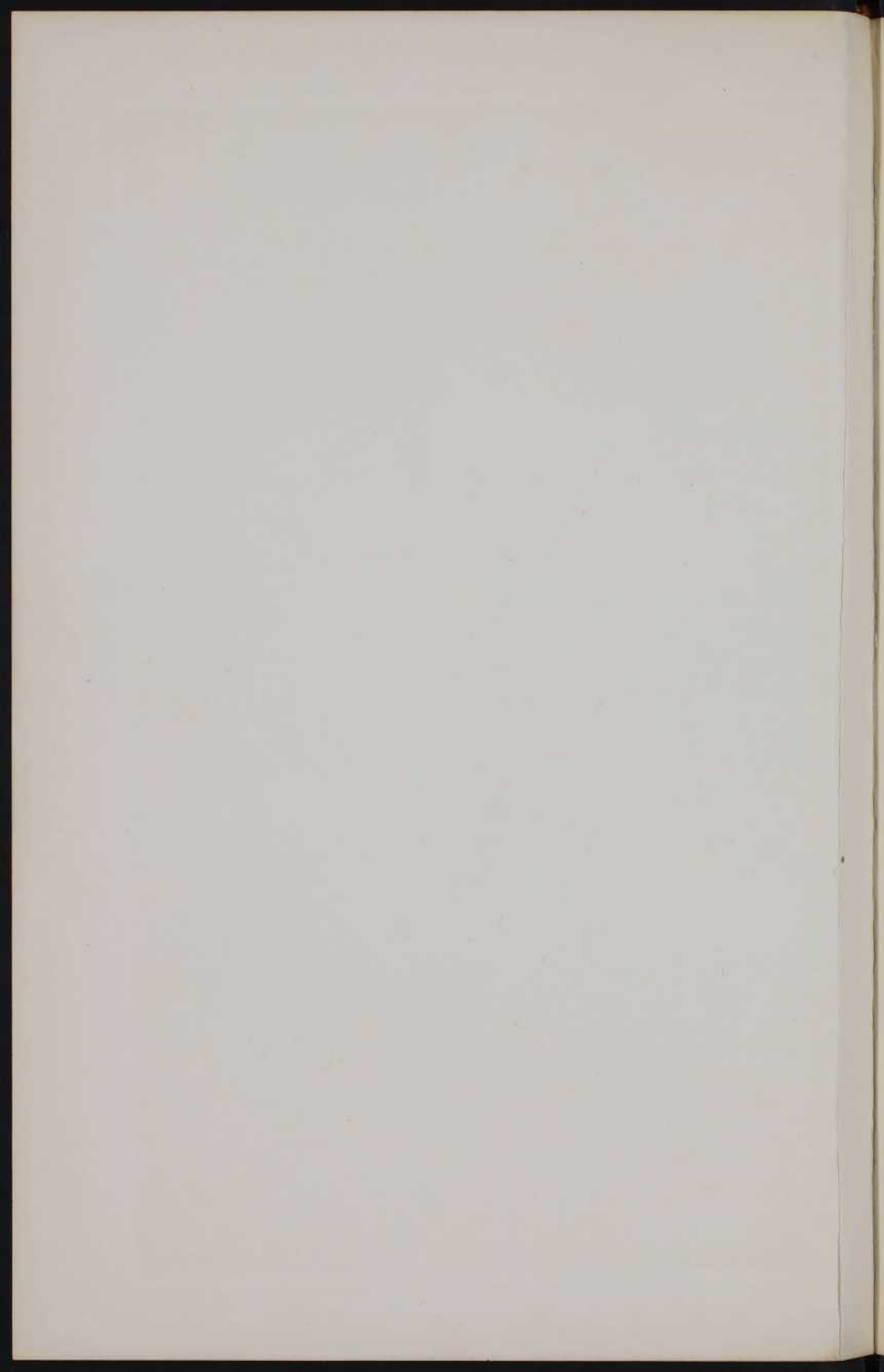
L'Introduction de
L'IMPRIMERIE
au Canada



ÆGIDIUS FAUTEUX, M.S.R.C.

Chapitre VI

LES PREMIERS IMPRIMEURS
DANS
LES PROVINCES DE L'OUEST



L'Introduction de
L'IMPRIMERIE
au Canada

Une brève histoire par
ÆGIDIUS FAUTEUX, M.S.R.C.



Publiée dans les intérêts de l'Imprimerie par la
COMPAGNIE DE PAPIER ROLLAND LIMITÉE
MONTRÉAL, CANADA
1957

DROITS D'AUTEUR, 1957

Publié pour célébrer le
75ième Anniversaire
de la Compagnie de Papier Rolland Limitée
fondée en 1882



Chapitre 6

LES PREMIERS IMPRIMEURS DANS LES PROVINCES DE L'OUEST

A l'époque où nous avons laissé l'imprimerie solidement implantée dans les Provinces Maritimes, dans le Bas et dans le Haut-Canada, et où nous l'avons abandonnée dans chacune de ces régions à un sort définitivement assuré, c'est-à-dire vers 1830 ou 1840, il y avait entre les grands lacs et la Mer Pacifique plus des trois quarts de notre vaste pays qui n'étaient encore peuplés que de bisons et de hordes indiennes et où la civilisation n'avait guère pénétré qu'avec de rares missionnaires ou avec une poignée de hardis trappeurs en quête de fourrures. Personne ne prévoyait alors le développement que devaient prendre un jour ces territoires longtemps inexplorés, développement d'autant plus prodigieux qu'il ne date pour ainsi dire que d'hier. Là où fleurissent aujourd'hui d'ambitieuses cités de 100,000, de 200,000 et même de 400,000 habitants, il n'y avait, il y a 60 ans, 50 ans et même 40 ans, que le désert de la plaine ou tout au plus quelques misérables cabanes, et toute une génération subsiste qui en a été le témoin. Il y aurait donc tout lieu de croire que

L'Introduction de l'Imprimerie au Canada

l'imprimerie, puisqu'elle suit d'ordinaire la civilisation et ne la précède pour ainsi dire jamais, n'a commencé de s'introduire dans l'Ouest canadien qu'à une date extrêmement récente, et pourtant l'histoire nous révèle qu'elle y est au contraire relativement ancienne. Dès 1841, à peu près 30 ans avant la première organisation régulière du gouvernement des Territoires, une presse, bien modeste, il est vrai, fonctionnait déjà dans les lointaines prairies, et si l'on veut bien tenir compte des circonstances, et surtout du point de départ, l'on reconnaîtra qu'il y a bien peu de régions où l'imprimerie ait eu une plus précoce enfance.

C'est à la religion que l'imprimerie doit sa première introduction dans l'Ouest canadien, comme elle l'y a eue dans le Mexique en 1540, et dans la Nouvelle-Angleterre elle-même en 1639. Les bourgeois de la Compagnie de la Baie d'Hudson, pas plus que les simples coureurs des bois, n'éprouvaient le besoin d'échanger des idées avec les Cris ou les Pieds-Noirs; ils ne demandaient au contraire qu'à les maintenir dans leur animalité primitive afin de les mieux dépouiller de leurs riches pelleteries. Il n'en était pas de même des missionnaires qui étaient venus précisément pour apporter la lumière à ces pauvres peuplades qu'enténébrait la plus complète ignorance. Dès les débuts, ils songèrent à l'imprimerie comme un des moyens les plus pratiques de propager l'Évangile, en multipliant indéfiniment leur parole par la lettre imprimée. Le premier, croyons-nous, un missionnaire catholique, l'abbé Georges-Antoine Belcourt, tenta de réaliser ce beau rêve, mais, ses moyens ne répondant malheureusement pas à son esprit d'entreprise, il eut le regret de voir avorter son projet. C'est ce que nous apprend le premier évêque de la Rivière Rouge, Mgr Provencher, dans une lettre du 4 septembre 1834, où nous lisons ce qui suit: "M. Belcourt, qui a commencé à faire l'école à ses petits sauvages, trouve à charge d'écrire lui-même leurs livres. Il avait demandé une petite imprimerie l'an passé et on lui a répondu qu'elle coûterait 50 louis et pèserait 1000 livres. Il en a de-

Les Premiers Imprimeurs dans les Provinces de l'Ouest

mandé une d'une dizaine de louis qu'il ne recevra pas plus que l'autre; elle formera encore un trop gros poids."

Mais si l'honneur revient à un missionnaire catholique d'avoir pour la première fois tenté d'introduire l'imprimerie dans l'Ouest canadien, c'est à un pasteur méthodiste qu'appartient la gloire de l'y avoir en fait introduite, sept ou huit ans plus tard. Nous voulons parler de James Evans, qui s'est conquis une place à jamais mémorable dans les annales missionnaires, comme l'inventeur du syllabaire des Cris et dont la vie de dévouement admirable a été successivement écrite par le Rév. John McLean et par le Dr Lorne Pierce.

Un pionnier courageux

Dans toute l'histoire de l'imprimerie, nous ne connaissons rien qui dépasse l'ingéniosité et la persévérance de James Evans, ce courageux pionnier. Lorsque, après un an ou deux de séjour à Norway House, il eût enfin complété ce fameux syllabaire qui sert depuis aux apôtres de toutes les dénominations pour l'évangélisation des Cris, il ne lui restait plus pour l'utiliser qu'à se procurer une presse et des caractères appropriés. Mais la Compagnie de la Baie d'Hudson, pour les raisons que nous avons dites déjà, n'avait pas le même enthousiasme pour l'introduction de l'imprimerie, et, comme elle avait pratiquement le monopole du transport du côté de l'Ouest, elle se défendit, vis-à-vis d'Evans, comme elle l'avait fait en 1834, vis-à-vis de M. Belcourt, sur le poids excessif du matériel. Mais le missionnaire méthodiste était déterminé à ne se laisser arrêter par aucun obstacle. Il commença par découper en petites feuilles de l'écorce de bouleau et sur ces feuilles, avec de la suie des cheminées pour encre, il écrivit en caractères ses premières hymnes et ses premiers versets de la Bible. Non satisfait, il voulut faire mieux encore. Après avoir laborieusement taillé des modèles dans des blocs de bois avec un simple couteau, il arracha des vieilles boîtes de thé qu'il trouvait autour de lui

L'Introduction de l'Imprimerie au Canada

les feuilles de plomb qui en faisaient la doublure et, après les avoir fait fondre, il réussit à les mouler en forme de caractères. Il bâtit ensuite lui-même une rudimentaire presse à bras, et, toujours avec de l'encre faite de suie, il réussit à imprimer sur de l'écorce de bouleau son premier livre. Et c'est ainsi que l'imprimerie a commencé dans le Nord-Ouest en l'an de grâce 1841.

Un peu plus tard, James Evans obtint la permission de faire venir d'Angleterre une petite presse qui facilita un peu mieux son travail et pendant plusieurs années encore il poursuivit son oeuvre, aidé de quelques Indiens dont il avait fait des typographes plus ou moins experts.

La Bibliothèque du Collège Victoria, à Toronto, s'enorgueillit de posséder aujourd'hui, avec la presse de John Evans, les premiers caractères crus qu'il fabriquait avec le plomb des boîtes de thé et des balles de mousquet, et aussi un exemplaire du premier petit livre qu'il publia avec l'imprint: *Norway House*, 1841.

Mais ce n'était encore là que de l'imprimerie qu'on peut appeler privée. Lorsque James Evans finit par obtenir des directeurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson la presse et les caractères qu'il réclamait avec tant d'instances, ce ne fut qu'à la condition expresse que cette presse et ces caractères ne seraient exclusivement employés que pour les fins de la mission. Avant que l'imprimerie ne s'adresse à la communauté en général et ne revête par conséquent un caractère public dans les limites des Territoires, il faut attendre encore presque vingt ans.

L'événement fut cependant bien près de se produire en 1850, lorsque le Conseil du district d'Assiniboia proposa de se munir d'une presse et de caractères typographiques pour les fins de son administration. Ce fut Adam Thom, l'ancien et fougueux rédacteur du *Herald* de Montréal, devenu l'un des dirigeants de l'Assiniboia qui fut chargé de transmettre la requête du conseil à la Compagnie de la Baie d'Hudson, dont lui et ses collègues

Les Premiers Imprimeurs dans les Provinces de l'Ouest

n'étaient en somme que les vassaux. Sa lettre que M. E. H. Oliver a reproduite dans sa *Pioneer Legislation of the North West* respire la plus entière confiance dans la réussite du projet. Elle énumère avec précision les divers articles, papier, encre et caractères, dont ont besoin les requérants et elle spécifie entre autres détails qu'une provision de cédilles et d'accents sera nécessaire, tout devant être imprimé en français aussi bien qu'en anglais. Mais Adam Thom et consorts avaient eu tort de compter sur la Compagnie de la Baie d'Hudson qui avait toujours les mêmes raisons de se montrer réfractaire à l'introduction de l'imprimerie et qui ne se souciait pas de donner une voix à l'opinion dans son domaine. Après quatre mois d'attente, le 23 mars 1851, ils reçurent de M. W. G. Smith, l'assistant-secrétaire de la Compagnie, une réponse qui, en apparence, n'était que dilatoire, mais qui, en réalité, disposait définitivement de la question.

Mais pendant que la colonie de l'Assiniboia s'attarde ainsi, elle ne gagne qu'à être bientôt distancée par une autre colonie plus lointaine, qui était établie depuis quelque temps déjà sur la côte occidentale du Canada et qui, vers le milieu du siècle dernier, avait commencé de prendre un rapide essor. C'est en effet dans l'île de Vancouver que fut inaugurée en 1858 la première imprimerie publique dans toute cette immense contrée qui s'étend des Grands Lacs jusqu'à l'Océan Pacifique. A la vérité, il ne s'en faut encore que de dix-huit mois pour que l'Assiniboia entre enfin en lice à son tour avec l'établissement du *Nor'-Wester*, mais nous avons pensé éviter une confusion presque certaine en accordant immédiatement à la Colombie Britannique le plein avantage de son droit de priorité et en exposant d'un seul coup les diverses vicissitudes de sa première imprimerie, avant de retourner à d'autres efforts qui peuvent être contemporains mais qui ont un tout autre théâtre.

Notons d'abord que l'imprimerie dans la Colombie Britannique a une origine à tout point de vue française. La première

Les Premiers Imprimeurs dans les Provinces de l'Ouest

presse y a été importée de France par un prélat canadien-français afin d'y imprimer un journal en langue française sous la direction d'un éditeur parisien. Le fait est d'autant plus digne de remarque que dans cette même province où paraissent aujourd'hui des journaux en dix langues différentes et jusqu'en Chinook, il n'existe plus depuis plusieurs années déjà une seule publication en langue française.

L'on s'accorde à dire que c'est en 1856 que Mgr Modeste Demers, l'évêque catholique de l'île de Vancouver, reçut de l'Association de la Propagation de la Foi le cadeau longtemps désiré d'une petite presse et d'une certaine quantité de caractères. Quoique l'on n'ait pu retracer aucune des productions de cette presse avant 1858, il n'est guère probable que le prélat missionnaire ait laissé absolument inactif pendant deux ans l'équipement qu'il avait si impatiemment attendu. Dans un travail qu'il a récemment publié: "*The First Printing in British Columbia*," M. Douglas C. McMurtrie admet l'antériorité de la presse de Mgr Demers et en fixe lui-même la date d'arrivée à 1856, mais il n'en est pas moins d'opinion que l'imprimerie n'a effectivement commencé en Colombie qu'avec le premier numéro de la *Victoria Gazette*, paru le 25 juin 1858. Il en a cependant été autrement, s'il faut en croire le témoignage particulièrement autorisé de l'hon. David William Higgins, qui a commencé sa longue carrière de journaliste à Victoria en 1858, c'est-à-dire à l'époque même des faits qui nous occupent. Dans ses *Reminiscences of the Victoria Press*, qu'a publiées le *Colonist*, il y a un peu plus de 40 ans, M. Higgins place catégoriquement au début de l'imprimerie colombienne la petite feuille française patronisée par l'évêque catholique de Vancouver. Il n'y aurait qu'un moyen de résoudre le litige et ce serait de comparer les premiers exemplaires des deux publications en cause, avec leurs dates respectives, mais, malheureusement, au moment où paraissent ces lignes, nous n'avons pu savoir encore si les uns et les autres ont été également conservés.

L'Introduction de l'Imprimerie au Canada

Ce que nous savons toutefois, c'est que la feuille de Mgr Demers était intitulée: *Le Courrier de la Nouvelle Calédonie*, journal politique et littéraire, organe des populations françaises dans les possessions anglaises. L'imprimeur-éditeur était un comte français du nom de Paul de Garro qui, exilé de France au lendemain du coup d'état du 2 décembre 1851, avait fini par échouer dans l'île de Vancouver après être passé d'abord par la Californie. Soit parce que l'entreprise, toute modeste qu'elle fût, était encore au-dessus des ressources de son commanditaire, soit parce que le noble éditeur ne sut pas retenir la confiance épiscopale, *Le Courrier de la Nouvelle Calédonie* n'eut qu'une brève existence, et cessa prématurément après quelques numéros. La légende veut que le comte de Garro, après avoir été pendant quelque temps, au sortir du journalisme, garçon de restaurant à Victoria, ait fini tragiquement en 1861, victime de l'explosion d'une bouilloire sur un vieux steamer qui l'emportait avec d'autres chercheurs d'or vers les mines du Caribou.

Mais presque en même temps que le *Courrier* de M. de Garro, si même il ne l'a pas précédé, paraissait un autre journal plus digne du nom et beaucoup plus ambitieux, la *Victoria Gazette*. C'était déjà une feuille pratiquement quotidienne, puisqu'elle paraissait cinq fois la semaine. Elle fut établie par deux entrepreneurs journalistes qui avaient déjà fait leurs premières armes à San Francisco, H. C. Williston et Columbus Bartlett, et eut pour premiers imprimeurs Abel Whilton et James W. Towne, également émigrés de la Californie.

Avènement d'une nouvelle époque

Mais la *Victoria Gazette* ne devait pas rester longtemps sans concurrence. C'était le temps où le bruit de la découverte de mines d'or en Colombie avait commencé d'attirer vers ces bords un fort courant d'immigration et déjà, en 1858, l'on pouvait estimer à environ 15,000 la population plus ou moins flottante de la ville de Victoria. Cette population était faite de gens extrê-

Les Premiers Imprimeurs dans les Provinces de l'Ouest

mement remuants et pour qui le journalisme était un exutoire remarquablement approprié. C'est ainsi qu'à peine la *Victoria Gazette* lancée, apparaissait à son tour la *Vancouver Island's Gazette*, en juillet 1858, et cette dernière était bientôt suivie, en décembre, du *British Colonist*, le quatrième périodique qu'engendrait l'imprimerie colombienne dans les premiers six mois de son existence.

Le seul de ces premiers journaux qui ait survécu est le *British Colonist*. C'est le même qui paraît encore à Victoria sous le nom abrégé de *Colonist*. Il eut pour fondateur un néo-écossais qui a joué un rôle considérable, non seulement dans le journalisme, mais dans la vie politique de la Colombie Britannique, Amor de Cosmos qui, pendant un séjour à San Francisco, avait fait changer, par acte de la Législature, son vrai nom de William Smith, en ce pseudonyme que, naïvement, il croyait signifier: *amant de l'univers*. Dès le milieu de 1859, le *British Colonist* avait déjà vu disparaître ses deux premiers rivaux, la *Vancouver Island's Gazette* qui ne vécut que quelques mois et la *Victoria Gazette* qui dura exactement un an. Quelques autres journaux surgirent encore en 1859, mais ils n'eurent qu'une existence précaire, entre autres la *Weekly Victoria Gazette* qui, à la suite d'un procès qui lui fut intenté pour usurpation de titre par les anciens propriétaires de la *Victoria Gazette*, connut cette particularité peu banale de paraître pendant au moins trois numéros sans aucun nom.

Le *Colonist* lui-même dut subir de rudes orages. S'il faut en croire Duncan George Forbes Macdonald,¹ il fut bien près d'être étouffé dans son berceau sous le coup d'une proclamation par laquelle le gouverneur Sir James Douglas, mécontent du peu de docilité d'Amor de Cosmos, s'armait contre lui de certains vieux statuts depuis longtemps périmés et formulait des exigences qui équivalaient à un véritable étranglement. Il y eut, prétend Macdonald une levée en masse des colons qui, en guise de pro-

(1) *British Columbia*, London, 1862, p. 278.

L'Introduction de l'Imprimerie au Canada

testation, souscrivirent d'un seul coup la garantie de £800 qu'avait fixée le gouverneur et assurèrent ainsi son existence à la feuille menacée.

Et le *Colonist* continua en effet de prospérer. L'on prétend que l'antique presse française de Mgr Demers servit d'abord à l'imprimer, mais dès 1862 elle était remplacée par une presse à cylindre, la première qui ait fonctionné sur la côte du Pacifique Britannique.

En 1866, le *Colonist* fut vendu par ses propriétaires au *Victoria Daily Chronicle* qu'avait fondé quatre ans auparavant D. W. Higgins, mais il ne cessa pas pour cela puisque c'est son propre nom qu'il imposa au journal qui venait de l'absorber et qui a duré jusqu'à ce jour.

L'expansion rapide continue

Parce que l'imprimerie dans la Colombie a eu des débuts extrêmement rapides et que nous sommes déjà près de l'époque où elle y était solidement établie, nous ne signalerons encore que l'établissement de deux autres journaux, le *British Columbian* et le fameux *Caribou Sentinel*.

Le *British Columbian*, fondé en 1861 à New Westminster par John Robson, le futur premier ministre, a été le pionnier de la presse sur la terre ferme, le *New Westminster Times* de Leonard McClure qui l'avait précédé, et qui d'ailleurs ne vécut pas longtemps, ayant commencé de paraître dans l'île de Vancouver, bien que destiné à la population de l'intérieur ainsi que l'indiquait son nom.

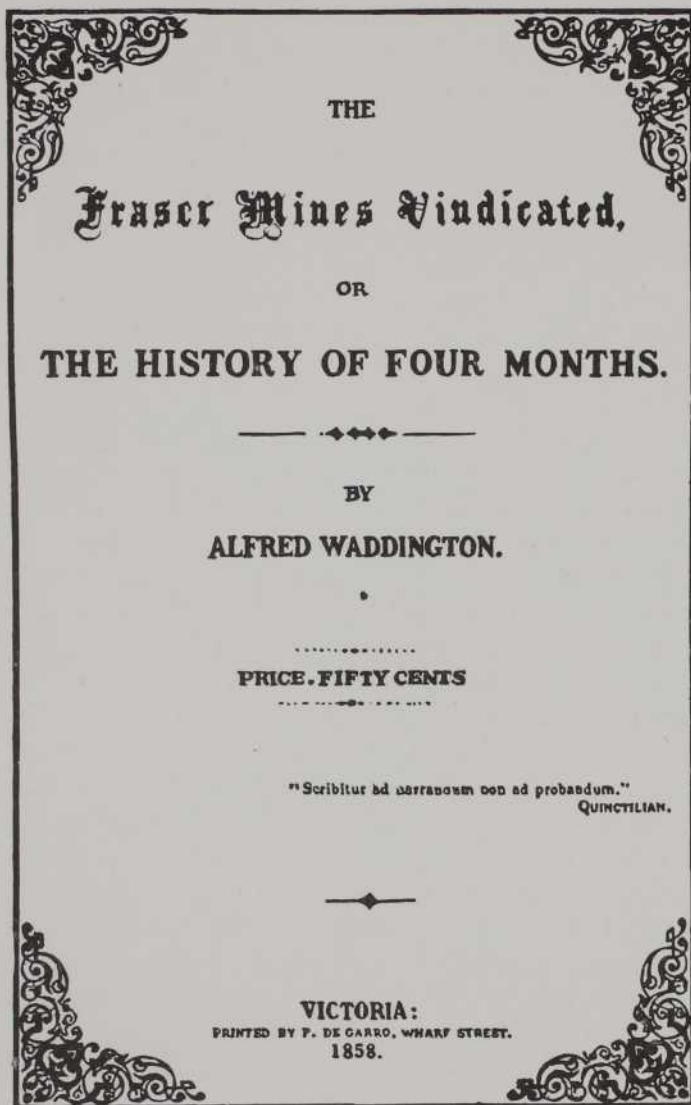
Quant au *Caribou Sentinel*, il était remarquable autant par le milieu où il se publiait, les montagnes du nouveau district minier de Caribou qui regorgeaient alors d'un monde de chercheurs d'or avant de redevenir désertes comme autrefois, que par l'extraordinaire élévation de son prix d'abonnement, \$52.00 par an, soit un dollar le numéro. Il fut fondé en 1865 par George Wallace qui l'abandonna l'année suivante aux mains de C. W.

Les Premiers Imprimeurs dans les Provinces de l'Ouest

Allan, pour se faire "showman" et qui, après avoir fait une fortune considérable en parcourant le monde avec une troupe japonaise, et l'avoir aussitôt perdue, finit par mourir à Montréal vers 1888 correspondant du *Daily Mail* de Toronto. Un des premiers soins de M. Allan en reprenant le *Sentinel*, après une courte suspension, fut de réduire de moitié le prix de l'abonnement qui était un peu corsé, et, par ce moyen et par d'autres, il put en continuer la publication jusqu'en 1872.

Ce fut encore la bonne vieille presse de Mgr Demers qui servit à imprimer le *Caribou Sentinel*. Après qu'elle eût été chassée du *British Colonist* en 1862 par la presse à cylindre plus moderne, il lui restait encore assez de vitalité pour une autre campagne, malgré sa carrière déjà séculaire, et c'est ainsi que pendant dix ans elle put faire les beaux dimanches des mineurs du Caribou. En 1880, elle commençait un dernier stage à Emory, sur le bas Fraser, dans l'atelier de l'*Island Sentinel* que venait d'y établir M. Hagan, catholique irlandais, et elle le terminait vers 1912 à Kamloops, où le même journal avait été transporté peu après sa fondation. C'est en 1912 que M. Wade, propriétaire du *Sentinel* fit don de l'antique et vénérable presse aux Soeurs de Sainte-Anne de Kamloops. Elle est aujourd'hui conservée dans le couvent des religieuses du même ordre à Victoria, et, noble relique des temps anciens, elle y est entourée du même religieux respect qui entoure au Victoria College de Toronto la presse non moins vénérable de James Evans.

Nous n'avons encore parlé jusqu'ici que des journaux, parce que, dans la Colombie Britannique, durant une très longue période, et alors qu'elle était déjà florissante, l'imprimerie a été presque totalement absorbée par les publications périodiques. Au milieu de cette population tumultueuse et qui ne se poliçait que lentement, il y avait certainement place pour la politique et pour beaucoup de politique, mais il ne devait pas y avoir de place pendant un assez long temps pour les arts, les sciences et les lettres, et jusqu'à un certain point aussi pour la religion. La



Première page d'un livret de 46 pages imprimé par le comte de Garro en 1858. C'était le deuxième volume paru dans l'île de Vancouver.

Les Premiers Imprimeurs dans les Provinces de l'Ouest

politique d'une part ne réclamait guère de livres ou de brochures parce qu'elle se résolvait suffisamment dans les journaux, et la littérature d'autre part en réclamait encore moins parce qu'elle n'existait pas. Ce n'est pas à dire cependant que le livre et surtout le pamphlet ait totalement manqué aux débuts de l'imprimerie colombienne. Les besoins administratifs ou judiciaires, la propagande colonisatrice et la réclame minière ont nécessité dès les premières années au moins quelques publications en forme de livres que les collectionneurs s'arrachent à prix d'or, en dépit de leur intérêt suranné et de leur fruste apparence, et qui sont aux yeux des antiquaires de la côte du Pacifique des incunables non moins précieux et non moins vénérables que ceux du lointain XVe siècle. La première en date de ces publications est un simple livre de loi rédigé par le juge en chef Cameron et publié, à la fin de 1858, sous la forme d'un in-4to de 86 pages: *Rules of practice of the Supreme Court of Civil Justice, Vancouver's Island*. A peine quelques jours après et juste assez tard pour être forcé de démentir dans une note du dernier moment une phrase de sa préface où il proclamait que son livre était le premier imprimé dans l'île de Vancouver, Alfred Waddington publiait: *The Fraser Mines Vindicated or The History of Four Months*. Cette brochure de 46 pages, sur la couverture de laquelle il est aujourd'hui amusant de lire le prix original de publication: Fifty cents, paraît être le seul ouvrage qu'a produit, en dehors du journal, le noble Comte que nous avons déjà salué comme le pionnier de l'imprimerie en Colombie. Il porte en effet l'imprint suivant: "Victoria, Printed by Paul de Garro, Wharf Street, 1858." Si M. de Garro pouvait ainsi se poser en imprimeur, M. D. C. McMurtrie doit s'être trompé lorsque, dans son travail par ailleurs excellent sur la première imprimerie en Colombie Britannique, il a cru pouvoir affirmer que le *Courrier de la Nouvelle Calédonie* était imprimé par Frederick Marriott.

Il serait certainement oiseux d'énumérer les publications

L'Introduction de l'Imprimerie au Canada

diverses qui s'échelonnent encore sur les années qui suivent et qui sortent soit du Government Printing Office, soit des ateliers du *Colonist*. Ce sont des proclamations du gouverneur, des guides divers à l'intention des immigrants, et même, en 1863, le premier *Directory* de la Colombie Britannique. Mais n'importe, l'imprimerie est née sur la côte du Pacifique et elle est née viable; nous pouvons déjà la laisser à sa sûre destinée et retourner à ce grand Ouest canadien du milieu que nous avons dû un moment délaisser.

L'imprimerie dans les Prairies

Même après la mort de James Evans en 1846, sa presse continua de fonctionner plusieurs années sur le même théâtre et l'on rencontre jusqu'en 1857 des évangiles en cris qui ont été imprimés sur la presse de la Rossville Mission à Norway House, mais ce n'était toujours que l'imprimerie restreinte d'autorité aux seules fins religieuses et il fallut attendre jusqu'en 1859 avant qu'une voix fût enfin donnée à l'opinion publique dans l'Ouest canadien.

La rumeur avait commencé de se répandre que le district d'Assiniboia allait être prochainement élevé au rang de colonie de la Couronne et plus d'un imprimeur ontarien et même américain, escomptant un rapide développement de la contrée sous le régime nouveau, formait le rêve d'aller y tenter la fortune. Le premier, un journaliste de Détroit risqua l'audacieux voyage, mais ayant commis l'erreur de prendre la route du lac Supérieur, il ne put aller au-delà du Sault-Sainte-Marie où son pesant matériel resta en panne, et il dut rebrousser chemin complètement découragé. Au milieu de 1859, deux journalistes de l'Ontario, William Buckingham et William Coldwell résolurent de risquer l'aventure à leur tour, mais, instruits par l'expérience de leur confrère américain, ils prirent bien soin de choisir une autre route. Afin de diminuer autant que possible la dépense du fret, ils imaginèrent d'abord d'acheter la partie la plus considérable

Les Premiers Imprimeurs dans les Provinces de l'Ouest

de leur équipement dans l'ouest même, au point qui se rapprochait le plus de leur destination, et ce point se trouvait être Saint-Paul, dans le Minnesota. C'est de là qu'ils partirent le 28 septembre 1859, après avoir fait de longs préparatifs et après s'être munis en même temps de caractères, de gallées, d'encre et de papier, d'une presse à bras antique et démodée qui avait servi à imprimer en 1849 le *Saint-Paul Pioneer*. Dans les premiers numéros du *Nor'-Wester* qu'ils publièrent à leur arrivée et que nous avons en ce moment sous les yeux, MM. Buckingham et Coldwell ont raconté eux-mêmes les divers incidents de leur épique randonnée. Nous avons déjà dit nous-même, dans un précédent chapitre, quelles pénibles traversées eut à subir Fleury Mesplet en 1775 lorsqu'il entreprit de transporter de Philadelphie à Montréal son matériel d'imprimerie par la voie d'Albany et du lac Champlain, mais combien plus difficultueux encore fut le voyage accompli trois quarts de siècle plus tard par nos deux journalistes ontariens de Saint-Paul au Fort Garry. Pour affronter ainsi, à une époque où il n'y avait encore ni chemin de fer ni même de routes régulières, cette téméraire traversée de l'Ouest canadien, vaste comme une mer et perfide comme elle, il fallait vraiment ce *aes triplex* que prêtait Horace aux marins antiques.

Au jour dit, Buckingham et Coldwell, accompagnés de quelques autres personnes qui voulaient profiter de leur compagnie, partirent de Saint-Paul avec trois wagons qui étaient chargés de vivres et de marchandises et dont chacun était tiré par un seul boeuf aussi indocile que lent. A plus d'une reprise ils durent ramasser sur le bord des marais leurs caractères et leurs colis de toutes sortes qu'avait répandus un trop brusque écart de leur fantasque attelage. Chaque soir, après avoir péniblement avancé de 15 ou 20 milles à travers un sol mou, après avoir passé à gué de traîtresses rivières, après avoir gravi d'abruptes montagnes, il leur fallait trouver un lieu de campement propice pour y passer la nuit. Ils marchèrent ainsi pendant 33 jours, ne rencontrant

L'Introduction de l'Imprimerie au Canada

sur leur route que des bandes de loups ou des bandes d'Indiens qui n'étaient guère plus plaisantes. Enfin, le 1er novembre 1859, ils arrivaient au Fort Garry, le terme de leur voyage.

Un journal pour le Nord-Ouest

Mais le plus difficile restait encore à accomplir. Dès leur arrivée dans ce pays nouveau que la civilisation avait à peine effleuré, Buckingham et Coldwell durent se demander s'ils n'avaient pas trop présumé de leurs forces. Dans toute la région qui forme aujourd'hui le Manitoba, et bien loin au-delà, c'est à peine s'il y avait une population de 8,000 à 10,000 blancs, dont la plupart étaient des métis peu enclins à la littérature d'aucune sorte, et, à l'ombre même des palissades du fort Garry, il n'y avait qu'une cinquantaine de cabanes ou de boutiques abritant en tout deux ou trois cents habitants. Les perspectives de succès n'étaient donc pas extrêmement brillantes. Au commencement de novembre 1859, les deux imprimeurs n'avaient encore qu'un seul abonné d'assuré pour leur futur journal et c'était un vieux chef indien qu'ils avaient rencontré vivant avec ses six femmes sur la frontière du Minnesota. Ils ne se laissèrent cependant pas abattre et ils se mirent immédiatement à l'oeuvre. Installés dans une vieille boutique en bois près des murailles du fort, ils montèrent leur presse, assortirent leurs caractères, recueillirent leur matière, et le 29 décembre 1859, après avoir dû dégeler leur papier qui, par une nuit extrêmement froide, s'était changé en un bloc de glace solide, ils finissaient par mettre au jour le premier numéro du premier journal du Nord-Ouest canadien, le *Nor'-Wester*.

Malgré l'apathie et malgré l'indifférence de la majeure partie de la population qui se piquait de connaître les nouvelles locales sans l'aide de personne, et qui ne se souciait aucunement des autres, le nouveau journal gagna tous les jours un peu de chemin et finit par s'implanter. La Compagnie de la Baie d'Hudson elle-même, quoiqu'elle eût toutes les raisons de re-

Les Premiers Imprimeurs dans les Provinces de l'Ouest

douter la création dans ses domaines d'un organe public qui pouvait être pour elle un surveillant aussi taquin que nuisible, souscrivit un exemplaire pour chacun de ses postes à travers l'étendue du Nord-Ouest, de sorte que le *Nor'-Wester* eut à un moment la circulation, non pas la plus considérable, mais la plus large qui fût, puisqu'elle s'étendait des rives du Mackenzie jusqu'aux bords de l'Atlantique. Il y avait même de ses abonnés dans les postes les plus distants à qui il ne parvenait qu'un an après la date de publication. Il était aussi de beaucoup le journal publié le plus au nord de l'Amérique et William Lyon Mackenzie, qui avait commencé à Queenstown sa carrière d'imprimeur, a pu écrire un jour à ce propos: "I was once the most Western editor, bookseller and printer in British America, but the *Nor'-Wester* is a thousand miles beyond me."

Le *Nor'-Wester* était remarquablement rédigé pour le temps, et au point de vue documentaire, il reste une source des plus précieuses pour l'histoire de l'Ouest. Il s'était en outre assuré les services de correspondants distingués, parmi lesquels il convient de signaler Thomas D'Arcy McGee, qui ne signait cependant pas. Il plaisait surtout au peuple par son allure indépendante et lorsque, en 1860, le Conseil de l'Assiniboia, malgré l'insistance de Mgr Taché, lui refusa la permission de rapporter ses délibérations, il y eut autour du Fort Garry un mouvement unanime de protestation, et la Compagnie de la Baie d'Hudson comprit sans retard que son étoile pâlisait et qu'il lui faudrait dorénavant compter avec une nouvelle et formidable puissance.

Sur les entrefaites cependant, un changement d'administration s'était produit dans le gouvernement d'Angleterre et l'une des conséquences en fut que le projet de faire de l'Assiniboia une colonie de la Couronne se trouva indéfiniment ajourné. M. Buckingham ne crut pas devoir attendre plus longtemps et vendit sa part d'intérêts à M. James Ross qui la revendit lui-même peu après au Dr Schultz, le futur gouverneur du Manitoba. En 1865, un désastreux incendie faillit mettre fin à

Les Premiers Imprimeurs dans les Provinces de l'Ouest

l'existence du *Nor'-Wester*, mais grâce à des concours presque inespérés, comme celui de l'évêque anglican de Rupert's Land, il parvint à renaître de ses cendres. William Coldwell se retira alors du journal à son tour après avoir aidé à le remettre sur pied. Et jusqu'en 1870, sous la conduite vigoureuse du Dr Schultz et plus tard sous celle de Rollin P. Meade, et du Dr Bown, le *Nor'-Wester* continua d'être "a thorn in the side of the Hudson's Bay Company." Mais s'il résista à l'opposition directe et surtout aux menées souterraines de la puissante compagnie, il lui était donné de périr sous les coups de cette même démagogie qu'il avait fomentée. Il fut tout simplement supprimé en janvier 1870 par Louis Riel, le chef du nouveau gouvernement provisoire qui, pas plus que les bourgeois de la Compagnie de la Baie d'Hudson, n'avait raison d'être satisfait de cet adversaire né de tout gouvernement.

Vers le même temps, pendant que le gouvernement provisoire se munissait d'un organe: *The New Nation*, William Coldwell, l'un des pères du *Nor'-Wester*, était revenu à Fort Garry après quelques années d'absence, et se préparait à publier un nouveau journal: *The Red River Pioneer*, et il avait déjà commencé à imprimer une proclamation de l'administrateur récemment nommé par le gouvernement canadien, l'hon. Wm. McDougall, lorsque Louis Riel, au courant de ce dessein, fit irruption dans l'atelier, et, à l'aide de pistolets et de mousquets, réussit à persuader aux imprimeurs de remplir ce qui restait du journal avec des articles favorables à l'élément rebelle, de sorte que le 7 janvier 1870, le numéro qui sortit portait sur la première page le titre de *Pioneer*, avec des articles loyaux et sur la dernière page le titre de *New Nation* avec des articles révolutionnaires.

Le *Red River Pioneer* ne subsista pas plus longtemps, et quant à la *New Nation*, qui fut édité d'abord par un américain, H. M. Robinson et puis par Thomas Spence, il termina lui-même sa courte mais tumultueuse carrière en octobre 1870, avec la fuite de Riel et la fin de l'agitation métisse.

L'Introduction de l'Imprimerie au Canada

Une nouvelle province et une nouvelle époque

La province de Manitoba ayant alors été créée, une ère nouvelle s'ouvrit avec des perspectives de plus en plus rassurantes et l'élan du journalisme, c'est-à-dire de l'imprimerie, s'en trouva d'autant fortifié. Sans parler du *News Letter*, une petite feuille éphémère qui fut à la fin de 1870 le dernier écho de l'opposition mourante, et du *Liberal* de Stewart Mulvey, qui ne vécut que deux ans, plusieurs périodiques ont commencé de paraître vers le même temps qui ont occupé par la suite dans l'histoire manitobaine une place importante.

C'est d'abord William Coldwell qui, non découragé par l'insuccès de son *Pioneer*, s'associa avec Robert Cunningham et, avec les débris de la *New Nation*, fonda, sur la fin de 1870, le *Manitoban*. Ce journal, après une courte mais honorable carrière, se fonda, en 1874, avec le *Standard* sous la direction de M. Molyneux St-John.

En 1871, M. Joseph Royal fonda à son tour dans Saint-Boniface le *Métis* qui, après avoir changé peu de temps après son nom en celui de *Manitoba*, est resté pendant de longues années le principal organe de la population française dans le Nord-Ouest.

En 1872, enfin, nous rencontrons aux origines du *Manitoba Free Press* le nom de William Fisher Luxton, un de ceux qui ont brillé avec le plus vif éclat dans l'histoire du journalisme de l'ouest. Avant d'aborder le journal, Luxton avait été le premier instituteur laïque de Winnipeg. Ecrivain sans peur et sans reproche, il se dévoua à sa tâche pendant plus de vingt ans, mais, finalement, découragé par les nombreux déboires que lui avaient attirés son indépendance et sa passion pour la justice, il dut quitter la partie et émigrer à Saint-Paul pour y mourir vers la fin du siècle dernier. Winnipeg s'est cependant souvenue des éminents services qu'il lui avait rendus et, comme, une juste réparation de l'injustice qu'il avait pu souffrir, elle a, il y a quelques années, consacré à sa mémoire l'une de ses rues.

Quand nous aurons encore signalé en 1874 l'établissement

Les Premiers Imprimeurs dans les Provinces de l'Ouest

d'un nouveau *Nor'-Wester* qui était sous la direction d'Alexander Begg et qui, après avoir été un rude adversaire du *Free Press*, finit par se muer en *Winnipeg Telegram* et en 1878, celui du *Telegraph* de M. Nursey qui défendait les intérêts de l'administration Macdonald et dont l'existence fut plus agitée que prospère, nous serons déjà arrivés au-delà de l'époque où l'imprimerie manitobaine avait enfin dépouillé ses langes. A partir de cette date, les journaux n'ont pas cessé de se multiplier dans Winnipeg et avec eux les ateliers d'imprimerie qu'alimentait de cent façons diverses une population rapidement grandissante. L'Ouest, en effet, a commencé de se développer et laisse déjà prévoir un peu de sa grandeur future. Peu à peu, au-delà de Fort Garry devenu Winnipeg, des villages et puis des villes surgissent dont l'imprimerie successivement s'empare.

A l'ouest des Prairies

C'est à Battleford, alors capitale des Territoires du Nord-Ouest, que Patrick Gammie Laurie, l'ancien propriétaire du *News Letter* de 1871, après un voyage de 72 jours le long d'une route de 600 milles sans un seul pont et sans une seule traverse (ferry) établit en 1878 la première presse qui ait régulièrement fonctionné entre Winnipeg et les Montagnes Rocheuses. Le *Saskatchewan Herald* qui y prit humblement naissance dans une misérable cabane subsiste toujours après plus d'un demi-siècle et, il y a deux ans, il était encore aux mains du fils de son courageux fondateur.

Peu de temps après, ce fut au tour d'Edmonton, la future capitale de l'Alberta, d'entrer dans la carrière, avec l'établissement du *Bulletin* de Frank Oliver. L'hon. Frank Oliver a raconté lui-même plus tard comment il avait été induit par pur hasard à s'embarquer dans cette téméraire entreprise. Tout jeune homme encore, il était à Winnipeg cherchant sa voie, lorsqu'un journal de Philadelphie lui tomba sous la main, annonçant la vente au rabais d'une presse à bras. Il saisit l'occasion, se fit

L'Introduction de l'Imprimerie au Canada

expédier à son adresse la rudimentaire machine, et après avoir, avec une confiance dans l'avenir qui était véritablement prophétique, jeté les yeux sur le poste le plus lointainement accessible, il l'achemina vers Edmonton. Et le 6 décembre 1880, il pouvait faire paraître le premier numéro de son journal. Aux premiers jours, le *Bulletin* d'Edmonton n'était qu'une feuille minuscule de 5 pouces par 7, assez grossièrement imprimée, mais il a fait glorieusement son chemin depuis, et lorsque, il n'y pas très longtemps, son fondateur prenait enfin une retraite vaillamment méritée après 43 ans de labeur, il paraissait déjà à douze pages, parfois même à 20 pages, et il était devenu l'un des organes les plus influents de l'opinion dans l'Ouest canadien.

Après le *Times* que fondent à Prince-Albert en 1882 J. D. Maveety et Thomas Spink et la *Gazette* qu'implantent à Fort Macleod, la même année, deux anciens membres de la gendarmerie à cheval, MM. E. T. Saunders et C. E. D. Wood, nous voyons encore s'établir presque en même temps en 1883, d'une part à Calgary, et de l'autre à Regina, deux journaux qui occupent encore aujourd'hui une place éminente dans la presse de l'ouest. Nous voulons parler du *Calgary Herald* qui, parti d'une tente de toile, il y a 47 ans, est aujourd'hui logé dans un luxueux édifice de 10 étages, marbre et pierre, et du *Regina Leader*, au souvenir duquel restera toujours associé le nom de Nicholas Flood Davin, son fondateur et l'un des plus brillants journalistes qu'ait connus le Canada tout entier.

Nous voudrions dire quelques mots encore de l'établissement, en cette même année 1883, du *Sun* à Brandon et du *Liberal* à Portage-la-Prairie, en 1885 du *Progress* à Qu'Appelle et en 1886 du *News* à Lethbridge, mais cela serait refaire toute la géographie d'une immense contrée et dépasserait manifestement le cadre de la présente publication. A partir de ce moment, il n'est plus possible de suivre pas à pas le développement de l'imprimerie qui a pris l'allure rapide et presque galopante du développement de l'Ouest lui-même.

Les Premiers Imprimeurs dans les Provinces de l'Ouest

Cependant, avant de terminer, nous ne voulons pas oublier une autre entreprise d'imprimerie qui est un peu en dehors du cycle régulier que nous venons de parcourir mais qui, par son ancienneté relative autant que par son côté pittoresque, ne se recommande pas moins à notre intérêt. Bien que le fait ait été consigné dans les annales missionnaires, l'on ignore généralement que déjà, vers 1877, alors que l'imprimerie dans l'Ouest canadien n'avait pas encore commencé de s'étendre au-delà de Winnipeg, son berceau, un simple religieux oblat, le R. P. Grouard, avait trouvé le moyen de transporter tout un attirail d'imprimerie, bien modeste il est vrai, jusqu'au lac à la Biche et y imprimait sans bruit pour l'usage des sauvages des petits livres en plusieurs dialectes différents. Au cours d'un voyage accompli peu de temps auparavant en France pour réparer sa santé, le Révérend Père avait occupé ses loisirs en apprenant le métier d'imprimeur et en composant des livres de prières en langue indienne avec des caractères spécialement fabriqués pour cette fin à Bruxelles, et il avait eu l'idée d'emporter avec lui au retour et ses caractères et sa presse afin de les utiliser sur le théâtre même de ses missions, au lac à la Biche et puis à la Rivière de la Paix. Plus tard, en 1888, ayant été déplacé de la Rivière de la Paix pour aller évangéliser les peuplades encore plus lointaines de l'extrême nord, il emballait les éléments de son imprimerie indienne, les attachait sur son traîneau, et, au trot de ses chiens esquimaux, de campement en campement, de portage en portage, à travers un immense désert que sillonnaient les lacs et les rivières, il les remorquait stoïquement jusqu'au lac Athabaska, et là, dans ces régions presque glaciales, hors des confins de la civilisation, il reprenait, sous l'oeil de Dieu, sa noble et héroïque fonction de missionnaire imprimeur. Sans doute l'imprimerie a depuis pénétré plus loin encore, jusqu'aux pays du soleil de minuit, avec la poussée des chercheurs d'or au Yukon en 1897, mais la petite presse du lac Athabaska n'en reste pas moins jusqu'ici sa pionnière la plus

L'Introduction de l'Imprimerie au Canada

hardie dans toute l'étendue du Canada. Nous n'en connaissons pas qui ait porté aussi loin en dehors de notre territoire habité les effets de la plus bienfaisante et de la plus civilisatrice de toutes les inventions du monde moderne. James Evans a rendu son nom justement célèbre en s'aventurant jusqu'à Norway House, trois cents milles au nord de Winnipeg, pour y imprimer ses premiers livres, mais il nous semble qu'il convenait de ne pas oublier après lui l'entrepreneur missionnaire catholique qui, seulement une quarantaine d'années plus tard, est parvenu à étendre de 300 autres milles encore, dans la même direction septentrionale, avec le domaine de la religion chrétienne, celui de l'imprimerie. La presse du lac Athabaska a au surplus cette distinction peu banale d'avoir été doublement manoeuvrée par des mains épiscopales, celles du R. P. Grouard lui-même qui devait devenir en 1890, évêque d'Ibara et Vicaire apostolique d'Athabaska, et celles de Mgr Faraud qui, à travers ses courses apostoliques, ne dédaigna pas de servir quelquefois d'apprenti à son dévoué collaborateur. Nous avons pensé que ce dernier détail ne serait pas absolument sans intérêt pour les imprimeurs, dont la confraternité, quoique glorieuse, ne compte cependant pas beaucoup d'évêques au nombre de ses membres.

Avec ces dernières pages où nous n'avons pu exposer que sommairement et d'une façon malheureusement bien incomplète, à cause des obscurités qui les enveloppent encore en dépit de leur proximité, les commencements de l'imprimerie dans l'Ouest canadien, nous avons terminé notre tâche. Dans aucun cas, pas plus pour Québec et pour Ontario que pour l'Ouest et les Provinces Maritimes, il ne nous incombait de décrire l'état de perfection auquel est actuellement parvenu ce merveilleux instrument d'échange intellectuel et social et de rendre une exacte justice à tous ceux qui ont achevé par leur maîtrise de le mettre ainsi en sa pleine valeur. Ce n'était pas le point d'arrivée qui avait besoin d'être éclairé puisqu'il frappe les yeux, c'était plutôt le point de départ qu'il importait de sortir d'une ombre

Les Premiers Imprimeurs dans les Provinces de l'Ouest

déjà lointaine et où il risquait de se perdre peut-être pour toujours. Ce retour en arrière n'aura pas seulement restitué aux vaillants ouvriers de la première heure, les véritables artisans du succès d'aujourd'hui, un mérite que nous sommes toujours trop portés à oublier. S'il n'a pas manqué son objet, il devra être surtout, pour le monde imprimeur, en lui permettant de mesurer le chemin parcouru, une salutaire leçon d'espérance, une réconfortante promesse d'avenir. Si l'imprimerie canadienne, partie de commencements si humbles, a pu, après un siècle et demi dans les plus vieilles provinces, et même après un demi-siècle dans les provinces nouvelles, atteindre à l'efficacité déjà merveilleuse que nous constatons aujourd'hui, qui dira ce qu'elle ne sera pas en état d'accomplir demain si les maîtres présents de sa destinée continuent de mettre à son service en même temps qu'à celui du pays, la même énergie, la même persévérance, la même ingéniosité et la même conscience professionnelle dont ont donné tant de preuves leurs vaillants devanciers? Il n'est pas exagéré de dire que l'imprimerie a devant elle au Canada des possibilités illimitées, et l'on peut être certain qu'elle ne les laissera pas échapper. Nous en avons pour garant son admirable passé.





UNE SEULE EXIGENCE: LA PLUS HAUTE PERFECTION . . .

Les moulins Rolland fabriquent une grande série de papiers pour répondre à tous les goûts et à tous les besoins. Ces papiers s'échelonnent depuis le tout-disulfite jusqu'au tout-chiffon, mais chacun, dans son genre et pour l'usage auquel on le destine, est aussi parfait que peut le faire la main-d'oeuvre la plus habile.

PAPIERS D'ÉDITIONS DE LUXE,
PAPIERS D'ÉDITION ET PAPIERS OFFSET

Laurentic Japan
Rolland de Luxe Belvedere Book Zephyr Antique Book
Superior Offset Ropaco Offset

PAPIERS BOND ET LEDGER

Superfine Linen Record Rolland Antique Vellum
Rolland Antique Linen Rolland Parchment Executive Parchment
Earnscliffe Linen Bond Empire Linen Bond
Canadian Parchment Colonial Bond Service Bond
Mount Royal Bond Rockland Bond

PAPIERS À POLYCOPIER

Sign-o-Graph Rolland Duplicating Investment Quick Drying

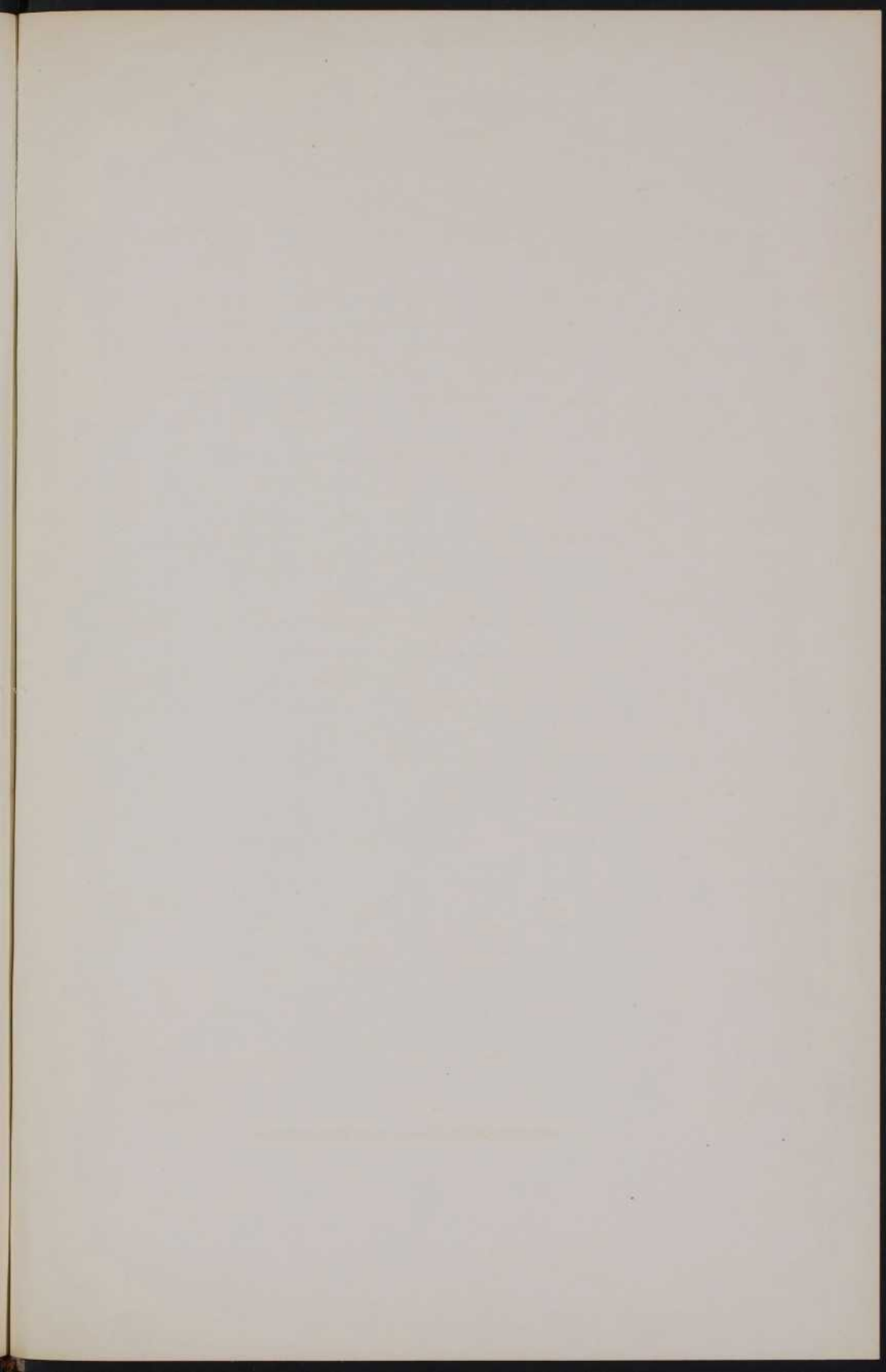
PAPIERS MINCES ET PAPIERS POUR POSTE AÉRIENNE

Rolland Extra Strong Colonial Manifold
Skyway Bond Croydon Air Mail Bond

PAPIER POUR MACHINE À COMPTABILITÉ

Dactypost





Ce livre

a été composé en monotype Deepdene
dont les pages ont été lithographiées sur Laurentic Japan, blanc, 180M,
à bords non ébarbés, et la couverture sur 280M.

COMPAGNIE DE

Papier Rolland

LIMITÉE

FABRICANTS DE PAPIERS FINS DEPUIS 1882

Siège social à 1645 ouest, rue Sherbrooke, Montréal, P.Q.
Moulins à St-Jérôme, P.Q. et à Mont-Rolland, P.Q.
Succursales à Toronto, Ont., Winnipeg, Man. et Vancouver, C.B.

